

Les débits de boisson à Meaulne dans les années 50-60

Texte de Claude Bourel

A Meaulne, jusqu'en 1961, il était possible d'aller se désaltérer « **chez la Rose** », buvette située au début de la route de Vitray.

Rose Chabance, veuve de Camille Chabance depuis les années 1930, avait deux enfants : Georges, chauffeur de camion chez Venuat le marchand de grains, bon vivant disparu en 1941, un des rares possesseurs du permis poids lourd de



Figure 1-La Rose et sa fille Georgette

la commune à l'époque, et sa fille Georgette, née en 1921 et décédée en 2016, qui l'aidait dans son activité jusqu'à son décès en 1961. Elle tenait ce bâtiment de Mme Dumontet, de Dagouret.

Pour accéder à la buvette, il fallait traverser l'épicerie et là, le décor était spartiate : poutres et plafond de bois nu, murs enduits à la chaux, sol de grosses tomettes rouges. Le mobilier se composait de deux grandes tables entourées de bancs. À gauche sur la cloison était fixée une planche sur laquelle les verres étaient entreposés. Du « poêle à deux marmites » utilisé pour faire cuire les harengs apportés par un client émanait de fortes odeurs...



Figure 2-poêle à deux marmites dans le catalogue Rosières

À l'époque, on buvait souvent une chopine (1/2 l) ou une fillette (= 2 canons), ou seulement un canon (petit verre sans pied d'une contenance de 6 cl) de vin rouge ou blanc ; le blanc était préféré pour le matin, voire le blanc limé (vin blanc avec limonade), et le vin rouge pour l'après-midi ou la soirée. Le seul apéritif chez la Rose était le Roussillon (un vin cuit). Il n'y avait ni whisky, ni pastis, et même pas de boissons chaudes : elle n'avait qu'une « petite licence », pas une licence IV qui lui aurait permis de vendre d'autres boissons plus alcoolisées.

Les sodas et la limonade, ainsi que le vin, étaient stockés dans un cellier dans le jardin. Pas de réfrigérateur bien sûr : l'été, toutes les boissons étaient au frais dans un grand baquet avec un gros bloc de glace et un peu d'eau ; la glace arrivait de Montluçon trois fois par semaine.



Figure 3-Bâtiment actuel de Chez la Rose avec l'épicerie à gauche et le bistrot à droite

La clientèle de « chez la Rose » était variée : les gens de la forge, juste en face, ou les clients qui attendaient ainsi que les curieux venus voir ferrer les chevaux, les employés de la scierie (juste un peu plus haut dans la rue), les agriculteurs qui le lundi faisaient moudre leur grain à la coopérative du syndicat agricole (au coin de l'actuelle mairie), tous, en attendant, prenaient un verre, discutaient de choses et d'autres, parlaient politique ; les discussions devenaient toujours plus

passionnées au moment des élections municipales... Tout à côté, qui fournissaient également des clients, se trouvaient le relais-colis pour les Galeries Lafayette et dépôt photos de Mme Alfonsine Martinet, ainsi que le fossoyeur Léon Lamy dans la maison à côté de la mairie. Et de l'autre côté de la mairie, à l'angle du chemin de Dagouret, Vénuat, le marchand de grains, engrais, aliments et fourrages, avait sa boutique de vente. Plus près du bâtiment actuel de la mairie, un établissement de douches ouvrait le samedi et le dimanche matin et même également le mercredi en été. Mme Revidon, la mère d'Alfonsine Martinet, alimentait elle-même la chaudière à bois pour chauffer l'eau des cinq cabines ; ces douches étaient très fréquentées car on ne trouvait guère de salles de bain à l'époque et peu de maisons possédaient une salle de douche.

Surtout, il ne faut pas oublier le retour du cimetière les jours d'obsèques. À l'époque toute l'assistance revenait du cimetière à pied et beaucoup de personnes s'arrêtaient prendre un verre et parler du disparu.

La Rose était réputée pour son bon cœur, sa gentillesse était légendaire, elle semblait contente de faire plaisir. Un exemple parlant : elle avait recueilli gratuitement pendant six mois un petit garçon dont la maman, une voisine, avait la fièvre typhoïde.



Figure 4-La Rose et son petit protégé



Une autre buvette a baissé le rideau au milieu des années 60 : la buvette « **Chez la Camille** », située dans le bas du bourg, dans le virage de la route de Paris, la première maison attenante au nouveau parking du Cheval Blanc. Cette buvette était accueillante, avec une belle porte d'entrée vitrée ; sur l'imposte la vitre portait l'enseigne « Chez Ulysse » le mari de Camille. L'atelier de bourrellerie d'Ulysse se trouvait au fond dans le jardin et « Chez la Camille » faisait aussi épicerie. Camille Richet, déjà veuve, était sa deuxième épouse. Le fils de Camille, Henri Bergerat, a pris l'atelier à la suite d'Ulysse, commençant comme bourrellier puis devenu par force tapissier-décorateur tandis que sa belle-fille Mme Bergerat a continué non pas la buvette mais l'épicerie après le décès de Camille, jusqu'à sa propre retraite en 1980.



Figure 5-Bâtiment actuel de Chez la Camille

A l'intérieur, le mobilier était sobre, mais le plafond était en plâtre peint en blanc, les murs de plâtre peints en vert et les soubassements soulignés en marron.

Les tables étaient disposées à droite en rentrant, les cimaises et les bancs étaient rembourrés avec le même système que les banquettes des calèches, recouverts de cuir rouge avec de gros clous dorés, ce qui donnait un petit cachet de confort.

Camille était très coquette, toujours impeccable, avec son tablier blanc, les lèvres soulignées de rouge et un éternel sourire.
Pour agrémenter certaines soirées d'hiver, elle organisait un concours de belote, ce qui procurait un peu d'effervescence, mais pour elle, comme indiqué sur une affiche au mur, « un bon joueur joue, boit et ferme sa gueule » !
Pour les fêtes patronales, devant la buvette, elle disposait des tables sur le trottoir, pour satisfaire les clients nombreux ces jours de fête.
Il faut savoir qu'à cette époque, la fête se tenait en plein carrefour du Cheval Blanc, avec manèges, parquet et de nombreux stands.



Figure 6-Place du Cheval Blanc ou Place des fêtes- Chez la Camille/Chez Bergerat à droite

Bien sûr, il y avait toute une clientèle locale chez la Camille : les gens de la forge Auclair tout à côté de la pharmacie et les clients qui faisaient leurs achats dans les nombreux commerces du bas du bourg : la boutique du tailleur devenue l'Économat, la charcuterie Rondreux installée depuis 1948, l'hôtel-restaurant du Cheval Blanc, une nouvelle pharmacie depuis 1956, « Au Bon Marché » la mercerie de Mme Giraud puis Mme Descloux dans l'actuelle maison Tullio, Paul Bergerat le couvreur-charpentier au coin de la rue du Vernet...



C'est bien une époque révolue qui vient de vous être décrite, une époque où il y avait beaucoup plus de liens et d'amitié entre les gens qu'aujourd'hui.

